

Le Capitaine Maille

Par JOSEPH ROYAL, ex-lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest.

Il y a longtemps de cela.

De quatre à cinq heures, beau temps, mauvais temps, toutes les après-midis il faisait sa promenade, qu'il commençait en face de la colonne Nelson, puis, prenant le côté droit de la rue Notre-Dame, il marchait vers la Place d'Armes, montait la rue Saint-Jacques jusqu'au marché à foin, traversait la rue, et revenait à son point de départ par le côté gauche. Il était toujours seul. Mis avec bon goût, le regard vague, saluant peu parce qu'il vivait retiré, paraissant avoir de quarante à cinquante ans, il était connu sous le nom de capitaine Maillé. Tous les étudiants en droit de cette époque se le rappellent. Sa promenade était celle du beau monde de Montréal, que nous nous amusions, une fois sortis des bureaux, à passer en de folles revues. Pour nous qui avions vingt ans, et pour les fillettes de notre âge, le capitaine Maillé était un personnage légendaire oublié sur la rue par la génération de 1850, et que la ville de Montréal semblait avoir adopté pour la promenade de quatre heures, comme elle avait accepté la statue de Nelson pour décorer la place Jacques-Cartier. Ni l'un ni l'autre ne lui coûtaient cher d'entretien ; des deux, c'était encore le capitaine qui était le mieux conservé, parce qu'il y veillait lui-même. Nos patrons avaient connu le capitaine Maillé sur la rue, comme nous, pas plus jeune ni plus vieux.

Détail plein de suggestion : le capitaine Maillé ne manquait jamais, à cette époque reculée, de faire une très courte station chez Compain, sur la Place d'Armes, toujours à la même heure. Il avait un verre de vieux rhum, allumait un panatella, et reprenait sa promenade. On rapporte qu'il perdit cette habitude, un jour qu'il avait été accosté au restaurant par un monsieur un peu gris, qui avait mis quelque insistance à se faire raconter la bataille de Châteauguay. Or, le capitaine Maillé n'avait jamais vu le feu des combats ; c'était un ancien capitaine de bateau à vapeur, à l'allure correcte mais pacifique. Il avait plutôt l'air d'un notaire en retraite.

Il était à l'aise, et passait pour avoir des revenus ; on ne lui connaissait pas de parents. Il venait de Québec qu'il avait quitté depuis des années.

Avait-il été marié ? Non. Il était garçon et voulait mourir garçon. C'est du moins ce qu'assurent les quelques amis admis à sa partie de whist. Il tolérait qu'on causât de tout, excepté des femmes, que d'ailleurs il respectait. Mais il les voulait à distance, comme ces idoles mystérieuses que les Indous relèguent au fond de leurs temples pleins d'ombre, et qu'ils adorent de loin sur les seuils de marbre. Ce ne sont pourtant pas les occasions qui lui avaient manqué, ajoutaient ses intimes. On citait des noms, car sans

être bel homme, il était de figure et de prestance que sa réputation de fortune faisait trouver des plus distinguées. Cajoleries de mamans ayant des filles à placer ; pique-niques sournoisement organisés, dans lesquels il avait failli se trouver dans un tête-à-tête compromettant avec l'ainée de la famille ; sauteries intimes, dont on lui faisait tous les honneurs ; soirées de cartes, où il était habilement exclu des tables, et amené par une tactique savante à tourner, près du piano, les feuilles de la romance sentimentale chantée par la demoiselle de la maison, il semblait qu'on se fût donné le mot dès son entrée dans le monde où l'on marie, pour semer de fleurs les gais sentiers qui mènent aux unions assorties.

Il s'était d'abord laissé faire, et y avait trouvé un grand plaisir : quel fils d'Adam oserait l'en blâmer ? A trente ans, il s'aperçut d'un changement autour de lui. Les filles mûres et les jeunes veuves remplaçaient peu à peu l'escadron volant et gracieux de jadis. Le danger s'en accrût ; son cœur n'avait pas encore battu : qu'allait-il advenir ?

Tant que de riches jeunes filles s'étaient, sans le savoir, prêtées au jeu adroit de leurs mamans en quête pour elles d'un établissement solide, le capitaine était resté maître de son terrain. Il avait été un galant et respectueux cavalier, et les années écoulées ne lui apportaient guère que les joyeux échos des fêtes charmantes, où l'on se quitte avec nul autre souci que de recommencer le lendemain. Il avait beaucoup fleureté, mais il était resté libre sans en ressentir aucun regret. Il en vint à douter de sa vocation pour le mariage. Bien résolu à n'épouser que la femme de son choix, se sachant un peu timide, avec un grand sens d'honneur, ce qui l'effrayait maintenant c'était de se voir marier malgré lui. Cela s'était vu.

Un beau jour qu'il avait failli capituler aux pieds d'une femme charmante mais inflammable, il prit un parti héroïque. Il cessa subitement ses relations avec tous ceux de ses amis qui avaient des filles ou des parentes à marier, et s'enferma chez lui. Il arrangea sa vie pour rester garçon, ce qui ne lui coûta aucun effort. Donc, à l'époque où je le connus, je puis affirmer que le souci de voir de jolies femmes n'était pour rien dans ses pèlerinages quotidiens de la colonne Nelson au marché à foin.

Cependant, une dernière épreuve, la plus inattendue, la plus décisive, la plus étrange lui était réservée. Il m'en fit le récit lui-même, trois ans plus tard, lors de mon admission au barreau.

"Je demeurais," me dit-il, "depuis plusieurs années chez la veuve d'un ancien négociant de mes amis, lorsqu'un dimanche, à table, je me trouvais assis en face d'une étrangère qui me fut présentée comme la sœur de la maîtresse de pension. J'appris le lendemain que cette personne allait dorénavant faire partie de la famille. Rien que de très